

## La place d'Annie Ernaux : 1/10 (pour l'effort)

*La place* d'Annie Ernaux, ou « L'absence ». Non pas parce que l'auteure traite la question du manque de convergence entre l'esprit du père et celui de la fille, mais bien parce que l'autobiographie pondue n'est qu'une série de faits réfrigérés par une désertion du style... de la première à la dernière page – omise celle où s'est glorieusement nichée la citation de Jean Genet « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi » (celle qui m'a donné envie de lire l'ouvrage, et qui m'a donc dupée). Quelle misère, mais quelle misère, qu'une telle torchette ait pu recevoir le Prix Renaudot (si Michel Butor l'eût su, sans doute ne l'aurait-il pas accepté une trentaine d'années plus tôt...). Et plus grande déception encore – un authentique et puissant crève-cœur pour l'amoureux littéraire – de constater que ce dépouillement soit précisément la raison de l'engouement des critiques pour le livre. Pourtant, j'assure : pas d'émotion, pas de dynamisme, pas de vie ! *La place*, c'est la mort. L'autobiographie se lance sur le décès du père et l'introspection mnésique de l'enfant. Annie Ernaux se souvient : des parents ouvriers, ils veulent mieux pour leur fille, elle va à l'école, elle se marie, elle devient professeure de Lettres, etc., etc. « Annie-Martine : de la campagne à la ville », quoi. Bref. Rien à dire sur une place vide. Aucune phrase qui percute, aucun implicite qui frappe. Pas de voyage en vue ni de nouvel horizon au fil des mots... Un ennui.

N. S.